Louise.—Deux hommes qui se plaignent... qui m'accusent... et qui n'ont pas eu un mot de pitié pour moi, qui suis si malheureuse!...

Elle pleure avec amertume.

Le Vicomte, *l'interrogeant.*—Malheureuse? ce n'est pas là ce que vous disiez tout-à-l'heure.

Louise, *se décidant.*—Mais ne comprenez-vous pas que je ne l'aime plus, lui!

Le Vicomte, *surpris.*—Vous ne l'aimez pas!...

Louise, *avec abandon.*—Ne comprenez-vous pas que c'est vous que j'aime?

Le Vicomte, *avec bonheur.*—Moi!... grand Dieu!

Louise.—Oui, Arthur!... et cet amour était si puissant, que je m'épouvantais de vous l'avouer... La pensée d'être à vous me semblait un rêve si céleste et si doux que je n'osais y livrer mon cœur... et que je tremblais que ce fût un crime et une illusion... tant cette félicité me semblait au-dêlà de ce que Dieu a promis sur la terre!

Le Vicomte, *enthousiasmé.*—Louise!...

Louise!... est-il vrai?

Louise, *avec un peu plus grand abandon.*—Tu vois que je ne m'étais pas trompée... l'illusion est détruite, et le crime est dans mon cœur... car je t'aime, et c'est été trop affreux, de mourir sans le l'avoir dit.

Le Vicomte, *avec feu.*—Louise!... ah! c'il en est ainsi, l'avenir peut encore nous appartenir.

Louise, *avec terreur.*—Grand Dieu!...

Le Vicomte, *avec bonheur.*—Tu m'aimes, Louise!

Louise, *le repoussant de la main.*—Oh! taisez-vous!...

Le Vicomte.—Louise, Louise!...

Louise, *avec dignité.*—Monsieur d'Avaroné, vous parlez à une femme qui a porté votre nom!

Le Vicomte.—Louise!...

Louise, *de même.*—Qui porte encore celui de Georges Bernard... et qui vous les rendra à tous deux pure comme vous les lui avez donnés!

Elle sort.

SCÈNE VI.

GEORGES, LE VICOMTE.

Le Vicomte, *se croyant seul.*—Ah! que faire! que faire! après un tel aveu?

Georges, *qui a entendu la dernière partie de la scène et entre précipitamment.*—Après un tel aveu, monsieur le vicomte, ma vie doit vous être insupportable comme la vôtre m'est odieuse.

Le Vicomte.—Monsieur...

Georges, *avec fureur.*—Oui! tenez!... nos insultes vaines sentiment de générosité... ... ... que ces

Le Vicomte.—Vous n'êtes plus mon ennemi, monsieur!...

Georges, *de même.*—Mais vous êtes encore l'amant... Mais Louise vous aime, et vous aimez Louise... eh bien! délivrez-la de moi! délivrez-la d'un homme qui maintenant, quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle dise, ne sera plus pour elle qu'un maître implacable et jaloux... Voici vos passeports, et la mort m'attend à Grenoble.

Il les déchire et les jette à terre.

Le Vicomte.—Votre grâce y serait avant vous.

Georges, *avec rage.*—Eh bien! battez-vous avec moi, et tuez-moi!... car je vous tuerais que je serais encore jaloux de votre souvenir que je ne pourrais pas tuer aussi... Sauvez-vous!... sauvez-moi!... sauvez Louise!... Moi, vivant, il n'y a plus de bonheur pour elle en ce monde... au lieu que si vous me tuez... eh bien monsieur, l'avenir sera à vous comme vous le désiriez.

Le Vicomte, *se retenant encore.*—Ah! prenez garde! ne me donnez pas cette espérance?...

Georges, *dans le plus grand désordre.*—Je vous l'offre, monsieur, et sur mon honneur, je vous jure que j'absous Louise par avance de l'amour qu'elle aura pour vous.

Le Vicomte, *éclatant à son tour.*—Ah! je sais bien qu'elle ne peut être à moi! mais puisque vous le voulez, et puisque vous la menacez de tant de malheur, ce ne sera pas pour l'obtenir, mais ce sera pour vous l'arracher que je vous la disputerai...

Georges, *avec joie.*—Enfin!... Allons, monsieur!...

Ils vont pour sortir, Louise se présente; elle est pâle, échevelée, et peut à peine se soutenir.

SCÈNE VII.

GEORGES, LOUISE, LE VICOMTE.

Louise, *avec une voix étouffée par la souffrance.*—Disputez-vous donc un esclave.

Tous Deux, *reculant à la fois.*—Un esclave!...

Moment d'effroi et de silence.

Louise, *allant à Georges.*—Oui, Georges!... Je vous avais promis contre vos craintes et vos soupçons un gage de sécurité... croyez vous que la tombe soit un asile assez sûr contre les passions coupables et les regrets de l'amour?

Georges, *stupéfait.*—Louise!... Louise!... non, cela ne se peut pas!...

Louise, *d'une voix plus affaiblie.*—J'ai tenu ma parole, Georges! je l'ai tenue, et je vous demande de tenir la vôtre... Vous m'avez promis de vivre... et n'oubliez pas qu'un serment auquel on manque en face de la mort est un sacrilège dont vous serez incoupable!...

Elle paraît encore plus affaiblie.

Georges, *avec désespoir.*—Mais c'est impossible!... Oh! quelqu'un!... du secours!... du secours!...

Il va au fond de la scène.

Le Vicomte, *s'approchant de Louise.*—Louise!...

Louise, *à Arthur.*—Oh! je t'ai dit que je t'aimais, toi!...

Georges, *revenant à Louise avec égarement.*—Non, non, Louise... nous te sauverons. (*Au Vicomte.*) N'est-ce pas, monsieur, que nous la sauverons! Tu vivras!... fut-ce pour lui!... dusses-tu lui appartenir!...

Il veut la prendre dans ses bras.

Louise, *montrant le Vicomte.*—Ni à lui!... (*elle se dégage des bras de Georges*) ni à vous!... A la tombe... et à Dieu!...

Elle tombe.

Georges, *allant précipitamment à Louise.*—Morte!...

Le Vicomte.—Morte!...

Il veut aussi s'approcher de Louise.

Georges, *l'arrêtant et l'écartant de la main.*—Morte ou vivante, monsieur, elle n'appartient qu'à moi!

Fin.

Connaissances Utiles.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser

AGRICULTURE.

Voici la manière américaine d'engraisser les agneaux. On a fait préalablement bien nourrir la mère pendant la gestation; à mesure que les agneaux naissent, il faut les enlever à leur mère et les mettre dans une étable obscure et chaude; on place à la hauteur des agneaux une mangeoire très-étroite que l'on garnit chaque jour de foin, avoine et maïs d'orge, mêlée de son en attache à leur portée de petites bottes de foin fin; on rend aux agneaux leurs mères deux ou trois fois par jour, et elles couchent dans la même bergerie. On a soin de tenir les agneaux assez serrés dans leur bergerie pour qu'ils ne puissent faire aucun exercice. La nourriture sèche qui leur est donnée en leur faisant téter leurs mères avec avidité lorsqu'elles en sont rapprochées, les engraisse très-rapidement.

Sur l'urtique des prés.

La plupart des agriculteurs regardent l'urtique comme une plante parasite, et les jardiniers surtout la pourraient comme un ennemi dangereux; au-si elle a-t-elle refugiée dans les lieux solitaires dans les terrains arides ou à l'ombre des haies. Cependant sa tige fibreuse peut fournir de bons tissus. Les Hollandais ont su les premiers l'utiliser sous ce rapport, et en tirer de grands avantages. Les feuilles de cette urtie fournissent un mets délicat, lorsqu'elle est jeune. Les moissonneurs font entrer ses graines dans la nourriture des chevaux, pour leurs donner un air vif et un poil brillant. Les racines, qu'on fait bouillir en y joignant un peu d'alun, de sel commun, donnent une belle couleur jaune. Ainsi toutes les parties de cette plante peuvent avoir un emploi utile dans l'économie ou dans les arts. Comme fourrage, elle offre aux bêtes à cornes une nourriture saine et assurée, car elle est précoce et facile sans aucun soin, supporte toutes les intempéries et se reproduit elle-même. On peut la couper cinq ou six fois dans un été; et, tandis qu'au printemps il ne se trouve encore aucune nourriture pour le bétail, cette plante est déjà en pleine croissance. On la coupe jeune pour la donner en vert. On la laisse plus long-temps sur pied lorsqu'on veut l'employer comme fourrage: il faut cependant éviter, dans ce dernier cas, qu'elle ne devienne trop forte, parce qu'alors le bétail ne mange pas volontiers les grosses tiges.

Avis aux possesseurs des chevaux et de bêtes-à-cornes.

Il faut donner aux chevaux et bêtes à cornes attaquées par les vers intestinaux un privée d'appétit par suite de nourriture malsaine, un morceau de goudron le matin pendant quelques jours. Ce morceau doit être gros comme une noix; et à défaut de goudron, la poix, en même volume, peut le remplacer. Cette méthode très simple rappelle l'appétit perdu, et les animaux redent sans souffrance les vers, cause de leur maladie.

Destruction des insectes et animaux nuisibles.

ARMOISES.—Il est une variété de cet insecte qui détruit les jeunes semis de la carotte, lorsqu'ils vient à lever. L'amortume de la suie délayée très-fin avec de l'eau, assez considérable pour en être noircie seulement, ou bien une infusion à froid de feuilles d'absynthe dans l'eau, suffisent pour les faire décamper.

FOURMIS.—Une aspersion d'eau bouillante sur une fourmilière en détruit les habitans. Si l'importance d'une plante voisine interdit un pareil moyen, il est facile de les mettre en fuite en les inquiétant, et de les attirer au moyen d'un pot de miel renversé, et sous lequel on réserve un passage vers un autre endroit, où alors on emploie l'eau bouillante.

— Un plateau de terre cuite rempli d'eau, placé sous des vases de fleurs, empêche les fourmis de les atteindre.

— Un anneau de laine et de crin noué autour d'un *tronc* d'arbre, où une huile de cuir circulaire enduite de gis, empêchent aussi les fourmis de parvenir aux branches et d'en dévorer les feuillages et les fruits.

Le Propagateur Arcyrtonien indique encore le moyen suivant comme moyen à éloigner les fourmis. Délayez, dit-il, de la suie de four dans un verre d'huile de chenevis, et faites avec ce mélange une bande circulaire, large de quelques pouces, au tronc de l'arbre sur lequel vous voulez empêcher les fourmis de monter, elles n'en approcheront pas.

Procédé pour la transplantation d'grands arbres.

Voici la description du moyen employé en Angleterre pour faire cette opération avec un plein succès. Les piqueurs s'occupent de dégager les racines de la terre qui les environnent, en prenant le plus grand soin de ne pas les blesser. C'est de la parfaite conservation de ces fibres que dépend surtout le succès, car c'est par elles que la sève arrivera jusqu'aux points délicés de l'arbre. Lorsqu'enfin il est détaché, il ne faut, pas enlever la terre qui adhère encore à ses racines, et il conviendra même de l'en envelopper jusqu'à la tige. Enfin, on l'attache à la machine qui doit le transporter.

Cette machine, inventée par Brown, et considérablement améliorée par sir Henry Stuart, consiste en une grande et forte perche exhaussée sur deux roues très-hautes. Il y en a de trois dimensions différentes, traînées par un, deux ou trois chevaux, et les employés suivant les dimensions de l'arbre qu'on veut enlever. Cet arbre, que l'on a laissé dans la position verticale, est fortement attaché à la perche qui l'a placé dans la même position. On fait ensuite reprendre à celle-ci la position horizontale, et en la repressant, elle achève de dégager l'arbre du sol et l'entraîne dans son mouvement.

L'arbre est placé de manière que les branches doivent servir de contrepoids aux racines, et quand une fois l'équilibre est bien établi, c'est une chose remarquable combien peu il faut d'efforts pour le faire mouvoir. Pour que cette balance soit exacte, on met dans les branches un homme ou deux, qui changent de place comme une cancoe de lest mobile, jusqu'au moment où la pondération est parfaitement exacte.

Les racines, ainsi que les branches, sont liées pendant le transport; car il est de la plus haute importance qu'elles ne se mêlent pas aux roues, et qu'elles ne traînent point sur le sol, qui pourrait les briser ou les contourner. Cette manœuvre, quand une fois elle est mise en mouvement est manœuvrée comme une pièce d'artillerie, par un conducteur placé à l'un des bouts. Une anecdote rapportée par sir Henry trouve que l'opération du transport présente quelques difficultés, et que le choix du conducteur n'est point indifférent. On découvre ensuite le creux de l'arbre à recevoir l'arbre transplanté, et l'on a soin de ne pas donner plus de profondeur qu'il n'en faut pour recouvrir les racines verticales.

Chacun sait que, dans les climats habituellement crogeux, les arbres se développent dans les directions qui qui prédomine. Il en résulte qu'ils projettent ordinairement leurs moyens de feuillage, comme si une irrésistible force les forçait de prendre la direction qui [illegible]

Or, puisque nous sommes chez séparés par tous qui [illegible] de la matière, un arbre transplanté doit toujours se recouvrir de la même manière que sa position primitive. Mais sir Henry, contrairement à cette règle, insiste fortement pour que l'arbre soit mis sous l'orage de son ancienne exposition. C'est en vain qu'il fait [illegible] de la sémérie, et de le faire distribuer également aux rameaux et aux tonffes de ramure.

LE FANTASQUE,
QUÉBEC, MERCREDI, 5 FEVRIER 1843

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(*Qui bien aime bien châtie.*)

OPINION PUBLIQUE.

Mystère politique, c'est-à-dire comique, en un acte.

SCÈNE TROISIÈME.

Dis moi à quel journal tu souscris et je te dirai qui tu es.

Il n'est pas besoin de rappeler à nos lecteurs que nous avons laissé nos convives au commencement du dessert. Ceux que leur mémoire ne servirait pas bien pourront avoir recours à la scène précédente afin de connaître la nuance politique et le ton de chaleur alcoholique de chacun des acteurs. Ils verront qu'après bien des discussions nos héros étaient parvenus à boire une santé que chacun avait destinée à un adresse différente selon son goût particulier. Il faut espérer qu'on verra régner aujourd'hui un peu plus d'unanimité. C'est ce que nous allons voir.

LEBAUT, *se lève, regarde tour à tour chacun de ses voisins et cherche par un sourire fascinateur, à capter d'avance leurs suffrages et leurs applaudissements.*—Messieurs, d'après l'unanimité, l'accord, la bonne volonté qui ont accueilli le toast de mon ami Cominodi, notre estimable hôte, j'ose croire que je connais assez bien les